

Thomas Day

Sympathies for the devil

R E D U X



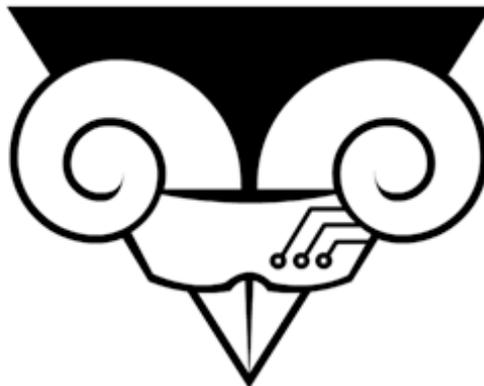
Sympathies for the devil

Thomas Day



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage publié sur la direction d'Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-195-0

Code SODIS : en cours d'attribution

Parution : juillet 2011

Version : 1.0 — 25/07/2011

Illustration de couverture & illustrations intérieures © 2004, Guillaume Sorel

© 2004, Le Bérial', pour la première édition

© 2011, Le Bérial', pour la présente édition

Avant-propos

Outre les chèques faramineux qui arrivent toujours en avance, signés et accompagnés d'une bouteille de Glenmorangie dix-huit ans d'âge, il y a un plaisir formidable à travailler chez un (petit) éditeur qui, en un peu plus de huit ans de collaboration professionnelle et de franche déconnade (la plupart du temps téléphonique), est devenu votre ami de toujours, le gars qui, de temps en temps, vous confie son infernal gamin et, de façon quotidienne ou presque, ses peines de cul et ses histoires de cœur (à moins que ce ne soit l'inverse) ; ce plaisir formidable, cette complicité de tous les jours, se traduit tout concrètement et en toute simplicité par la possibilité de rééditer un livre qui vous tient à cœur (votre premier recueil de nouvelles, donc) sous une forme enrichie encore plus satisfaisante que la précédente (à vos yeux), avec un sommaire plus cohérent (qui tombe sous le sens, pour le moins).

Dans sa précédente empagination, *Sympathies for the Devil* contenait une préface d'Olivier Girard et cinq nouvelles ou novellæ commentées par mes soins et illustrées par Vincent Froissard. Dans la présente, les commentaires se sont envolés, un des textes a disparu (« *Cette année-là l'hiver commença le 22 novembre* ») et deux ont fait leur apparition (« *À l'heure du loup* », « *La Mécanique des profondeurs* »). Pour ce qui est des enluminures auxquelles je tiens beaucoup, Vincent Froissard a été remplacé par Guillaume Sorel aux pinceaux, ce qui n'enlève rien au talent du premier.

De mon point de vue, chacun des six textes réunis ici est une apocalypse ou plutôt le récit d'un monde qui a pris fin ou risque de prendre fin ; y compris « *La Notion de génocide nécessaire* », souvent considéré par les critiques comme mon texte le plus humaniste et le plus abouti, où c'est le monde des nomades, monde auquel je suis particulièrement

attaché, qui risque fort de disparaître, rattrapé par une certaine logique économique. Voilà pour la cohérence thématique d'où découle la satisfaction évoquée infra.

Par ailleurs, j'ai profité de la préparation pré-estivale de ce *Sympathies for the Devil* – *redux* pour revoir plus ou moins profondément les textes au sommaire (ce qui aurait dû me prendre deux jours m'a demandé plus de trois semaines). Dans la catégorie *monsieur plus*, j'ai réécrit entièrement les débuts de « *À l'heure du loup* » et « *Démon aux yeux de lumière* », j'ai développé le personnage de Big Mama dans « *L'Erreur* » et j'ai légèrement changé la fin de « *La Mécanique des profondeurs* », répondant à une demande insistante et pertinente de mon éditeur. Quant aux deux autres textes, « *La Notion de génocide nécessaire* » et « *Une forêt de cendres* », j'ai rafistolé ici et là quelques phrases bancales, ne trouvant rien d'autre à faire dessus.

Il n'est jamais inutile de remercier. Sont ici visés : Olivier Girard, évidemment ; André-François Ruaud, qui a publié les premières versions de « *Une forêt de cendres* » et « *À l'heure du loup* » ; Serge Lehman qui a eu le courage de publier « *L'Erreur* » ; Jean-Claude Dunyach pour « *La Mécanique des profondeurs* ».

Quant aux salutations, elles s'adressent aux amis pour qui le monde a pris fin, fauchés trop tôt : Serge Delsemme et Jacques Chambon.

Et à celle qui m'accompagne dans mon Nouveau Monde : ma petite fée cambodgienne Su Kiy, grande consommatrice d'alliances s'il en est. Mais ceci est une autre histoire...

T.D.,
le 5 juillet 2004

Une forêt de cendres

« Je suis là, je n'en sais pas plus ; je ne peux faire autrement. Ma barque est
dépourvue de gouvernail, elle vogue au gré du vent qui souffle dans les régions
inférieures de la mort. »

F.K.

1.

Chère mère,

En ce vingt-deuxième jour de mai, ma vie semble prendre une tournure inattendue.

Je suis toujours à l'orée des terres impies, là où, par temps clair, les ténèbres du Cercle rongent l'horizon. Je sais que vous ignorez tout de ce spectacle. Rien ne le dépasse, ni en beauté ni en puissance. Posées sur l'horizon vaincu, les ténèbres forment un mur de nuages fuligineux, instables, qui se dresse jusqu'aux cieux, dévorant le soleil pendant la majeure partie du jour.

Contrairement à ce qui est écrit dans ma précédente lettre, demain je ne traverserai pas la banquise pour l'île de Skye, où une rébellion mérite amplement ma fureur dévastatrice. Mon voyage vers le pays du Mal s'est arrêté au château d'Eilean Donan, ruines moites et glacées où se terrent les descendants dégénérés du clan MacRae. Cette place forte qui longtemps fut un des principaux attracteurs touristiques de nos belles terres du Dragonshire a perdu sa splendeur passée. Sa silhouette ancestrale coiffe toujours un îlot rocheux, en face du village de Dornie, mais le vieux pont en arches qui reliait Eilean Donan à la route du comté a été éventré par une boursoufflure, une progression imprévisible et momentanée du Cercle.

Skye était à ma portée, mais un de mes lieutenants fera régner la terreur à ma place. Il traquera et massacrera les insurgés qui se cachent dans les Black Cuillins, terrés au pied des pics tordus, dans les ravins, les brumes du Loch Coruisk et les tourbières. Tous m'assurent que ce paysage est d'une beauté à couper le souffle ; je regrette vraiment de ne pas m'y rendre. Vous savez comme j'aime les reliefs de ma contrée, la route qui va d'Inverness à Ullapool, le village de Pitlochry, posé au cœur des Highlands comme un œuf dans un nid définitivement hors de toute mesure.

Vous l'avez sans doute deviné, une mission m'attend à Londres. Je suppose qu'il s'agit d'un ou plusieurs meurtres. Voilà ce que la guerre contre le Cercle a fait de moi, un mercenaire, un monstre à la surprenante longévité. Dois-je la maudire ou la remercier ?

Il y a une semaine de cela, la Reine Catherine m'a envoyé un navire. Il est arrivé aujourd'hui : le Night of Saint Bartholomew. Au moment où j'écris ces lignes, cet imago de bois et de souffrances repose sur les glaces traîtresses, encore épaisses, qui couvrent la baie de Dornie. Depuis ma fenêtre, je distingue sa silhouette crépusculaire, ses gréments quasiment

hors d'usage, parfois en lambeaux ; le tout ressemble à une cathédrale abandonnée, désacralisée par l'avancée des ténèbres.

Ici, seul, je n'entends que la plume griffant le parchemin ivoire. Le vent, aussi. Et les hurlements des chiens qui haleront la galère jusqu'au bord de la banquise.

Depuis quelques heures tombe une neige couleur cendre, miroitante dans la lumière des lampes aux vapeurs de mercure. En un lac gris, blanc et noir, mare de pelages épais ébouriffés par le vent de l'ouest, les chiens se reposent avant l'aube prochaine. Le départ.

Bien que nous soyons encore à trois mois de la saison des tempêtes, une appréhension me hante : le Night of Saint Bartholomew est une embarcation à fond plat, certes idéale pour glisser sur la neige, mais manquant probablement de stabilité pour naviguer par grands vents ; tout juste me semble-t-elle adaptée au cabotage timide sur une mer d'huile. Cependant, je dois bien reconnaître que mes hantises trouvent un terreau parfait dans mon ignorance du domaine maritime.

Le capitaine des banquisards m'a annoncé qu'un train, une locomotive à vapeur de construction récente, m'attend d'ores et déjà à Liverpool. Là, je confierai cette lettre à un porteur, avant de rejoindre la gare de Saint Pancras, à Londres. J'arriverai sans doute là-bas pour les cérémonies du Bicentenaire du Grand Basculement.

Comme mon absence va sans doute se prolonger sur plusieurs semaines, je vous renvoie Liffey, mon confident et ancien amant, mon mentor, le maître d'armes que vous m'aviez choisi pour mes treize ans. Il y a bien longtemps que vous ne l'avez pas vu. Il vieillit avec talent, plus beau encore que ce lointain jour d'anniversaire où il posa sa main sur mon épaule pour la première fois et m'expliqua combien il sentait de force en moi. Je le rends au Dragonshire qui m'a vu naître, afin qu'il vous aide à gérer nos domaines et à boire le sang des traîtres, félons et autres insurgés. Il est de ceux qui boivent aux gorges tranchées comme on goûte le meilleur des vins de France. Sa main m'a guidé jusqu'à aujourd'hui. Bien que vous ayez toujours désapprouvé notre liaison au grand jour, je l'aime et il ne peut exister amour qui nie davantage la vie et sa valeur, à part peut-être cette brûlure froide qui me lie à vous, à jamais.

Cette nuit, je dîne avec le capitaine de la galère et ses éclaireurs, des banquisards natifs de Skara Brae. Nous mangerons du gibier et boirons quelques vieilles bouteilles oubliées — il restait dans mes malles une douzaine de flacons délicats. Pourquoi attendre pour en profiter puisque le froid, ou l'avancée des ténèbres, finira par les gâter.

Puisque j'en viens à parler de mes réserves, je n'ai plus qu'un paquet de cigarettes encore protégé par son emballage de cellophane équipé d'une petite languette rouge. Je regarde souvent avec avidité ce point de sang, ce minuscule bout de plastique coloré que j'aimerais coincer entre deux ongles et tirer d'un petit geste circulaire, mais pour le moment j'ai décidé de garder ces vingt-cinq cigarettes pour les grandes occasions. Je sais que le tabac en est sec, mais il a encore bon goût.

Il faut que j'arrête de vous écrire ce soir, on m'appelle : le repas est servi, le vin débouché.

Je reprendrai la plume demain. C'est promis.

Vingt-troisième jour de mai.

Comme je l'avais supposé, mon voyage est des plus confidentiel, voilà pourquoi des galériens m'accompagnent jusqu'à Liverpool, et non une division des Légions Noires du surintendant Aberdeen, ou même une phalange de la Garde Royale.

Nous naviguons sur la glace depuis l'aube, le rideau des ténèbres à notre droite, si bas, si proche, qu'il semble capable de nous broyer. J'écris dans la cabine que l'on m'a allouée, à la lueur d'une lampe à alcool. Tous les banquisards me prennent pour un fou, exception faite du capitaine qui semble comprendre ce qui pousse ma plume, et compatit pour toute cette distance qui nous sépare désormais.

Ce voyage m'entraîne dans des sensations inconnues ; m'invite à des observations tout à fait originales, étranges pour tout dire.

Il faut regarder le spectacle de ces hommes qui guident les chiens, leur criant des ordres incompréhensibles pour le profane que je suis. Il faut les voir négocier les petites crevasses. Ils font d'abord sauter les chiens, montent un portique de treuillage, rabotent la surface d'arrivée si celle-ci est plus haute que la surface de départ, treuillent la galère, démontent le portique, rechargent le matériel et relancent l'expédition en faisant claquer leurs fouets. Sans jamais s'arrêter, deux attelages patrouillent devant nous en éclaireurs ; ils marquent les crevasses infranchissables avec des fumigènes colorés.

Votre parfum me manque, Mère.

Autant que les tourbières de mon enfance, où je luttais avec mes défunts frères. Je ne me souviens même plus du son de votre voix, mais je n'ai pas oublié ces superbes livres que vous nous lisiez les jours de pluie ; j'aurais tant aimé être un de ces hommes qui partirent à la recherche du Graal ; j'aurais tant aimé voir la Dame du Lac, Uther brandir Excalibur au-dessus du roc ou contempler le calme des flots dans lequel l'épée sombra à jamais juste avant que les Dames n'emportent l'héritier Pendragon loin de nous.

J'ai grandi dans la contrée du Dragon, le pays d'Uther ; et je ne comprends pas le monde dans lequel je vis, bien que je fasse partie de ceux qui le comprennent au mieux.

Ici plus qu'ailleurs, dans ce désert glacé, dénué d'odeurs, je sens le mal grouiller entre mes muscles et ma peau. J'ai beau refuser la maladie de toutes mes forces, nier ses attaques, m'arc-bouter contre cette injustice, je sers de festin aux vers. Les démangeaisons se font toujours plus insupportables et mes articulations sont douloureuses ; comme si, sous le secret de la peau, les os frottaient les uns contre les autres, privés de toute lubrification physiologique.

Je sais ma fin proche, mais jusqu'à aujourd'hui les parasites ont épargné mes yeux. Un soulagement relatif. J'ai vu des hommes continuer à vivre, dont les vers avaient oblitéré le regard, rempli de sang, animé d'une vie minuscule et innombrable. Si j'en arrive là, j'opterai pour la mort volontaire, sale comme une décharge de chevrotine dans la bouche.

J'espère — mais cet espoir est vain — que vous allez mieux, que le froid ne vous réduit plus au mutisme. Il faut que vous sachiez : je veux être enterré près de Père, près de l'Arbre

du Pendu. Le rire de papa me manque. Je veux être rendu à ma terre. Il n'y a rien de plus triste que de violer les domaines familiaux avec un cercueil vide — vous voyez sans doute ce que ces mots évoquent.

Je pense souvent à la mort, je la considère comme un soulagement potentiel. Le néant est sans doute plus souhaitable, infiniment plus confortable que la noire réalité qui nous étrangle.

Dans le miroir de ma cabine, si froid, je ne vois qu'un visage émacié, crevassé, lointain, qui ne correspond plus au moindre sentiment. Je ne me reconnais plus. De ne pas avoir à me battre pour manger, je suis perdu. Le pouvoir et les facilités qu'il engendre m'ont détruit. Il est grand temps que la faux passe entre le désir et le réel, tranchant définitivement ce qui reste à trancher.

Comme je sais que l'on ne m'interrompra pas, permettez-moi de me confesser à vous. Il y a trois jours de cela, dans le village de Dornie, juste en face du château d'Eilean Donan, alors que la brume masquait l'aube et que les éclaireurs des banquisards n'étaient pas encore arrivés, j'ai mis à mort les quatre enfants d'un de nos ennemis — un prédicateur, un de ces hommes qui se disent de la Confrérie de l'Arbre, et qui font croire au peuple que le Mal peut encore reculer et quitter nos terres. Ces illuminés, vermine issue des plus basses couches de la société, attendent leur Messie, comme d'autres attendent que la terre s'ouvre une fois pour toutes et nous engloutisse à jamais. Ainsi ai-je tué quatre enfants, le plus jeune en dernier — un nouveau-né. Mes lieutenants ont obligé ses parents à me regarder à l'œuvre pendant que je le démembrais, finissant par sa tête que j'ai dévissée sans mal. Plus tard, mes hommes ont joué avec, se la faisant passer de l'un à l'autre, à coups de pied, en riant, jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une sorte de perruque pleine de sang.

Désormais, bras et jambes de cette minuscule victime pendent au revers de mon manteau, au bout d'autant de crochets en acier effilé. Je n'ai pas oublié d'oindre ces trophées avec le dessicatif que j'utilise pour les oreilles de mon collier. Je continue à faire de mon apparence la plus mauvaise qui puisse être. Dieu me déteste, mais le Diable est bon avec moi, il me récompensera... En fait, rien n'est moins sûr, car, quand mes pensées sont reposées contre un oreiller rempli de plumes, je ne crois ni en l'un ni en l'autre. Mais a-t-on besoin de croire en l'existence du Diable pour avoir de la sympathie pour lui ? A-t-on besoin de croire en Dieu pour haïr sa non-intervention divine et permanente ? Parfois, je pense que c'est Dieu — et non le Diable — qui se cache et glousse derrière le Cercle, bien décidé à faire subir à sa création, peu ou prou, ce qu'il avait fait subir à Sodome et Gomorrhe.

J'ai laissé vivre ceux que j'aurais dû punir et j'ai puni ceux que j'aurais dû laisser vivre. Condamner le prédicateur à survivre à ses enfants m'a semblé être une punition infiniment plus douloureuse que la mort — qu'il s'offrira peut-être.

Pour tenir le peuple qui cherche à manger dans les décombres, quoi qu'il en coûte, je ne connais que la force qui engendre la terreur. La peur n'est pas suffisante, seule la terreur protège mon autorité. Voilà ma voie : maintenir l'ordre dans le sang et la chair injuriée, n'engendrer que peines, effroi et haines. Plus je tue, plus l'ordre règne, et en fin de compte, en terme de pertes, ma guerre permanente est préférable à l'anarchie que je combats. Voilà l'étrange paradoxe qui empoigne ma vie. Une équation tenant à la fois du couteau et de la

plaie, m'a dit Liffey, un jour où nous buvions dans les crânes évidés et colmatés de femmes que nous avions violées et éventrées quelques semaines auparavant.

Quand je tue quatre enfants en public, j'avorte cent meurtres, j'empêche trente autres enfants de mourir. Et sur mon passage ne règnent que mutisme, prostration, dégoût, terreur et vertige. Terreur, surtout... Je sauve plus de vies que je n'en condamne, telle est l'excuse perpétuelle des tyrans.

Puisque mes sujets me haïssent, j'aimerais tant n'être qu'une de ces ombres qui se mêlent aux vivants pour leur montrer à quel point notre monde se meurt, à quel point il fut beau. J'ai vu ces fantômes errer jour et nuit au-dessus des charniers, jaillir des bâtisses en flammes et hanter des villages en cendres, aux pierres noircies par la fumée, mais aucun d'entre eux ne m'a visité. Néanmoins, j'en sais beaucoup sur eux. Liffey m'a parlé des images de forêts vertes, d'océans céruléens et de plages claires que ces spectres insufflent dans l'esprit des vivants pour mieux les torturer.

J'aimerais voir des plages de ce genre, goûter de mes cinq sens d'autres couleurs que le noir et le rouge.

Vingt-quatrième jour de mai.

Je viens de mettre à nu une partie de mon âme qui m'était alors inconnue : j'aime les chiens du nord, plus que je n'aime les chats et les chevaux. Pourtant, je crois apprécier à leur juste valeur étalons et pouliches que je m'octroie, ainsi que les félins qui m'accordent caresse.

Hier, avant la tombée de la nuit, accompagné par le capitaine et sur sa proposition, je suis allé nourrir les chiens, humer leur odeur de travail et de cruauté, glisser mes mains dans leurs fourrures épaisses. Sur le moment, je n'ai rien ressenti : ni plaisir, ni peur, ni fascination. Mais j'ai bien dormi ensuite, ce qui doit être un signe.

Ce matin, plusieurs chiens sont tombés dans une crevasse. Accrochés à leurs harnais, ils hurlaient à me glacer le sang, à me donner le vertige. Les cris des gens que j'ai exterminés n'étaient rien comparés à ces hurlements atroces. Un des banquisards était décidé à couper les harnais pour précipiter les bêtes dans l'eau glacée et ainsi ne pas perdre de temps à essayer de les sauver. Vous connaissez mes pulsions, Mère, c'est évidemment cet homme qui est allé se noyer dans l'eau glacée avant que je n'ordonne que l'on récupère les chiens. Tous les chiens.

Le capitaine s'est opposé à mes ordres, disant que la mission était plus importante que les bêtes des banquisards. Il m'a bien fait comprendre que je devais me rendre au plus vite à Londres...

Néanmoins, j'ai fait sauver les chiens, au risque de décevoir la Reine en arrivant en retard. J'ai refusé que l'on achève l'un des malamutes qui s'était brisé une patte. Je le soigne du mieux que je peux, lui ayant fait une place dans ma cabine. Je le nourris avec une partie de mes rations de viande bouillie. Sans doute les banquisards le dévoreront-ils dès que j'aurais quitté leur monde. Mais pour l'heure le chien vit : j'observe son souffle régulier, sa poitrine, plus claire que le reste de sa fourrure, montant et descendant, suivant le rythme de sa respiration.

Vingt-cinquième jour de mai.

La nuit n'en finit plus de tomber. Nous sommes en vue de Liverpool et le bruit du tambour qui rythme la galère a de quoi rendre fou.

Le treuillage du bateau a eu lieu dans la nuit, au niveau du cinquante-sixième parallèle.

Il s'agit d'un moment d'intense folie. Les hommes du nord délimitent le morceau de banquise qu'ils vont détacher, tracent autour de la galère un arc de cercle dans lequel ils enfoncent des charges thermosismiques tous les deux ou trois mètres. Ils mesurent les distances et les épaisseurs de la glace avec des outils très perfectionnés. Pendant ce temps, une autre partie des banquisards met en place le portique de treuillage et sculpte au laser une rampe d'accès sur les flots, travail particulièrement périlleux car, si le support se morcelle, l'eau glacée peut tout engloutir.

Synchrones, les déflagrations tubulaires des charges thermosismiques éclairent la nuit et font siffler nos oreilles. L'instant suivant, dans un fracas difficilement descriptible, le morceau de banquise désolidarisé de sa matrice penche du côté de la rampe d'accès, s'enfoncé un peu dans les flots à cause du poids du bateau placé pour déséquilibrer le tout. L'inclinaison désirée a été calculée au préalable avec une marge d'erreur de moins de deux degrés. Ces hommes de la banquise ne laissent rien au hasard, car le hasard donne du travail à la mort. Enfin, ils treuillent lentement la galère jusqu'à l'orée des vagues grises.

Quand le « Lâchez tout ! » du capitaine retentit, il faut être en poupe pour sentir l'accélération du navire que l'on rend à l'océan. Sa coque dénuée de quille glisse sur la neige, éperonne les flots et fait naître une vague de plusieurs mètres, une déferlante d'eau glacée qui embrasse le pont et balaye tout ce qui n'a pas été amarré. Alors, on entend tous les galériens, tous les soldats et hommes d'équipage crier joie. Durant les minutes suivantes, l'eau est écopée, les rames se mettent en marche au rythme du tambour, une quille télescopique est déployée grâce à une mécanique complexe toute en vérins hydrauliques et manivelles. À quelques mètres de là, sur la banquise, les hommes du nord démontent leur matériel, adressent un dernier signe de la main. Au terme d'une marche forcée vers le nord et ses glaces plus épaisses, les banquisards installeront leur campement provisoire dans l'attente d'un nouveau contrat.

Demain, dans la matinée, je serai à Londres, mais je n'oublierai jamais les sensations de ce voyage : l'accélération, l'eau glacée qui vous entoure à perte de vue, l'odeur des chiens.

Le capitaine a un jeune fils, qu'il avait laissé à Liverpool et qui nous attendait sur le quai. Voir cet enfant si sain m'a plongé dans la tristesse. Une fois dans ma vie, j'aimerais sentir la beauté sourdre de mon âme. Sans doute ai-je tort de m'accrocher à ce rêve... Mais je me souviens si bien de quelques échardes de mon enfance. Eric Hamilton, maintenant baron de l'île d'Aran, et moi-même jouions dans les jardins décrépits du château de Brodick, dans la chapelle dévastée où nichaient tant d'oiseaux malades que nous nous amusions à faire fuir, ou à tuer. Nos épées étaient de bois, nos terreurs d'une naïveté risible. C'était bien avant qu'Eric ne quitte les domaines familiaux pour Londres et les antichambres du

pouvoir, bien avant que Père ne meure en luttant contre le Cercle, dans les Shetland, si loin de nous.

Maintenant, il faut que j'appose notre sceau sur cette missive. Je vous promets de vous écrire le plus tôt possible, notamment pour vous raconter les sensations que l'on a en train.

Acceptez mes mots avant de les brûler... Car j'aurais voulu être un homme bon.

Votre fils à jamais,

Paul Of Perth,

champion des Terres du Nord,

duc du Dragonsshire.

2.

Paul of Perth, réputé sans pitié aucune, arriva à Londres en milieu de journée, sous un ciel d'acier où se diluaient de nombreux nuages charbonneux.

Dans le train qui l'avait mené des quais de Liverpool jusqu'à la gare de Saint Pancras, il avait terminé sa lettre, mis de l'ordre dans ses trophées et l'ensemble de ses vêtements, profitant de cette occasion pour se débarrasser de tout ce qui ne soulignait pas assez son aptitude à tuer, son goût pour la violence et la cruauté gratuite.

Sans enlever ses gants blindés, Paul caressa l'étalement pommelé qu'on lui avait confié. Un cheval majestueux, à la poitrine trop large, propriété de la Reine, que certains laquais avaient surnommé Bucéphale.

À genoux, Alexandre le Grand contempla l'immensité de son empire et pleura, puisqu'il ne lui restait aucune terre à conquérir.

Sans accorder de sens particulier à cette habitude, Paul évoquait souvent les personnages classiques, d'Arthur Pendragon — son ancêtre lointain — à Alexandre. Sans doute un don de son goût pour la lecture, qui le faisait passer de l'Histoire aux mythes, sans l'inciter à différencier l'un de l'autre car, à ses yeux, dans un monde étranglé par un cercle de ténèbres orageuses et impénétrables, le fait mythique était tout aussi réel que le fait historique.

Au petit trot, Paul traversa les anciens entrepôts de Saint Pancras transformés en écuries depuis quelques années déjà. Une escorte de la garde personnelle de la Reine le suivit dans la rue où, afin de mieux détailler la ville, il changea le rythme de sa monture, la faisant progresser au pas espagnol.

Un silence de suie et de sang régnait sur Euston Road. Quelques indigents dépenaillés furetaient çà et là, probablement à la recherche de nourriture ou de quelque mauvais coup à concrétiser. Mais que pouvaient-ils bien trouver pour se remplir l'estomac ? Des pigeons déformés ? Des rats rendus fous et écumants par l'atmosphère avariée ?

Derrière les fenêtres brisées des proches immeubles se terraient hommes ou femmes, dont Paul aperçut quelques silhouettes — voûtées ou incomplètes. Mais il y avait plus étonnant : diverses ordures, entassées sur sept ou huit mètres de hauteur, remplissaient les rues adjacentes comme Argyle ou encore Belgrave, Tonbridge. Au

niveau de chaque carrefour en T, des câbles d'acier, tendus entre les immeubles en un filet aux mailles irrégulières, empêchaient l'océan de détritrus d'envahir Euston Road.

Après avoir mené son cheval, de droite et de gauche, pour faire le point sur telle vétille ou telle autre de la déchéance londonienne, Paul éperonna. Et sa garde se divisa pour le suivre et le précéder.

Comme ils arrivaient au bout de Portland Street, sur la défunte artère commerciale d'Oxford Street, Paul fut étonné de voir autant de troupes en armes camper à cet endroit, jusqu'aux confins de Regent Street, dans des tentes maculées de suie, derrière des barricades montées à hauteur d'yeux.

« Les Légions Noires du surintendant Aberdeen, lui précisa un garde, ils surveillent le quartier autarcique de la Confrérie. »

Paul grogna.

Les rebelles s'étaient rassemblés dans l'aire délimitée par Regent Street, Oxford Street, Charing Cross, et au sud The Quadrant qui devient Coventry Street après Picadilly Circus. En un peu moins de deux cents ans, ils avaient transformé leurs domaines en véritable forteresse, vivant derrière des piles de carcasses automobiles compressées, des tranchées piégées, des chevaux de frise, des amoncellements de sacs remplis de sable ou de gravats, le tout surveillé par des miradors, des guérites accrochées aux immeubles, des bunkers sur les toits ou en façade.

Des ponts blindés, percés de meurtrières, liaient les pâtés de maison entre eux et des funiculaires protégés par des champs de force progressaient sans cesse le long de leur câble pour surveiller le no man's land au-delà duquel campaient les hommes du surintendant Aberdeen. Quelques dizaines de mètres au-dessus des façades de la Confrérie de l'Arbre, accrochée à un réseau complexe de filins, une flottille de dirigeables surveillait Londres. La nuit, cette couronne d'aéronefs en forme de ballon de rugby balayait inlassablement le centre de la cité de leurs faisceaux lumineux.

Des troupes rebelles, Paul ne distinguait que des sentinelles équipées de lunettes et de masques à gaz, déambulant sur les ponts aériens et le long des toits. À cause de la fumée des feux de camp et de la poussière en suspension, les faisceaux de leurs visées laser apparaissaient de temps à autres ; fils rouges tendus à mort dans la pénombre londonienne.

« Impressionnant, n'est-ce pas ? commenta un garde en s'adressant à Paul of Perth. Ils ont même isolé leurs égouts du reste du réseau, murant et imperméabilisant tous les souterrains, transformant la surface disponible en caves à soja ou à endives, en champignonnières, en laboratoires de cultures hydroponiques. Ils produisent de grandes quantités de pénicilline et autres moisissures comestibles ou à vertus médicales. Le traitement des eaux usées se fait dans un immeuble qu'au fil des ans les ingénieurs de la Confrérie ont transformé en station d'épuration. Ils recyclent tout, y compris leur merde, ils ne jettent rien. Leur eau est si pure qu'ils sont obligés de lui adjoindre des minéraux pour lui donner bon goût. »

Paul observait l'équilibre des forces en présence dans le quartier. Le surintendant Aberdeen était surclassé en tous points, à l'exception du nombre de combattants qu'il était susceptible de produire pour alimenter un assaut massif qui se transformerait inmanquablement en boucherie.

« Ils se battent de temps en temps ? »

— Non, répondit le garde. Chaque fois qu'un soldat du surintendant tente de faire un carton, il est fauché par les tireurs d'élite de la Confrérie ; les rebelles n'ouvrent jamais le feu en premier. »

Paul ne put s'empêcher de penser que sa venue dans la capitale était due à l'inacceptable puissance de ce quartier autarcique.

Une fois de plus, on fait appel à moi pour mater une rébellion. Rien ne change. Mais pourquoi les choses devraient-elles changer puisque je ne change pas, me contentant de pourrir sur pied.

En chemin, alors que la troupe descendait Saint James Street en direction de Buckingham Palace, Paul aperçut un adolescent, étonnamment sain, occupé à peindre quelque chose sur un mur déjà fort couvert de graffitis ; certaines inscriptions culminaient à plus de quatre mètres de hauteur.

« Attrapez-le ! » cria le duc à son escorte.

Alors que les gardes lui ramenaient l'adolescent qui n'avait même pas essayé de fuir, le duc s'intéressa à la peinture fraîche.

*Oh, chaque nuit se réduire en cendres
se laisser bercer, tout comprendre, toucher
la solution sans doute amère
pour qui considère comme telle
cette fin de règne*

« Fin de règne ? ! Je pourrais te faire tuer pour ça. Tu es un de ces rebelles de Soho ? »

— Je connais la ville, mon seigneur. Je pourrais vous être utile », annonça l'adolescent.

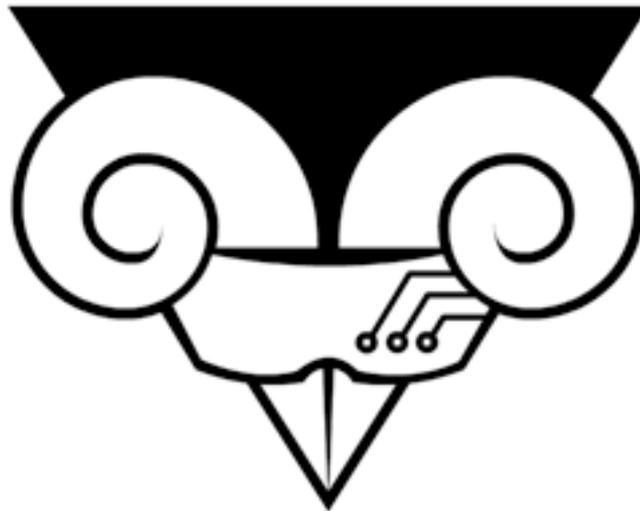
Paul regarda cet être tout juste sorti de l'enfance, au visage d'innocence et aux longs cheveux blonds attachés par une broche d'argent figurant un serpent se mordant la queue. L'Ouroboros. La régularité et la blancheur des dents du jeune homme choquèrent le duc.

« Je connais bien cette ville, mon seigneur, elle est dangereuse, reprit l'adolescent.

— Plus encore, maintenant que j'y suis présent. Que veulent dire ces mots sur le mur ? »

— Je connais bien la ville, voilà ce que ça veut dire. »

Un débile qui ne sait dire que quatre mots.



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur
e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?
Venez discutez avec nous sur
forums.belial.fr

Cet ouvrage est le vingt-septième livre numérique des Éditions du Bérial'
et a été réalisé en juillet 2011 par Clément Bourgoïn
d'après l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-058-8).